

Recension : Claire Clivaz, Écritures digitales. Digital Writing, digital Scriptures, DBS 4, Brill, Leiden 2019.

Laurence Mellerin

▶ **To cite this version:**

Laurence Mellerin. Recension : Claire Clivaz, Écritures digitales. Digital Writing, digital Scriptures, DBS 4, Brill, Leiden 2019.. Carnet de Biblindex, 2019, https://biblindex.hypotheses.org/2461. halshs-02190780

HAL Id: halshs-02190780
https://shs.hal.science/halshs-02190780

Submitted on 14 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C. Clivaz, *Écritures digitales. Digital Writing, digital Scriptures*, DBS 4, Brill, Leiden 2018.

Une version en accès libre est disponible grâce au soutien du Fonds National Suisse, à l'adresse suivante :
https://brill.com/view/title/54748

Comme le titre le montre d'emblée, jouant sur le double sens du mot « Écritures » en français, rendu par les deux termes anglais de *Writing* et de *Scriptures*, la nécessaire collaboration entre les langues pour rendre compte du phénomène des *digital humanities* constitue un leitmotiv de ce livre, dont l'un des enjeux est de montrer l'incidence du référentiel linguistique sur la compréhension des phénomènes qui se nouent dans la transition numérique. Globalement rédigé en français, il comporte au terme de chaque chapitre un résumé substantiel en anglais, bien utile pour ressaisir, autrement, le fil de la pensée très touffue qui s'est développée en français.

Partant d'avis différenciés sur l'impact de l'ère numérique quant aux rapports entre notre corporalité et les supports d'écriture, l'auteur entend montrer qu'un « nouveau rapport du corps de l'homme aux machines » (J. Derrida) est induit par le développement de l'écriture digitale, et que les Écritures sont un lieu qui le manifeste particulièrement. Elle pointe l'imprégnation biblique des réflexions et du vocabulaire des *digital humanities* – par exemple, la nuée mystérieuse et toute-puissante du *cloud*, le nom de l'ordinateur « qui se trouve dans le Littré comme adjectif désignant Dieu qui met de l'ordre dans le monde » (J. Perret). Si l'on ajoute à cela des faits historiques, comme l'importance de la figure tutélaire du jésuite R. Busa dans l'émergence des *digital humanities* ou le rôle du révérend anglican John W. Ellison, premier à croiser informatique et Bible dans les années 50, et que l'on observe le rôle prépondérant que les sciences bibliques ont toujours joué dans les travaux informatiques des sciences humaines, on comprend les allers-retours du livre entre une réflexion sur la place des Écritures dans le tournant digital et une réflexion plus générale sur les fondements philosophiques et matériels de ce tournant.

Le titre du premier chapitre, « Les Écritures hors du livre », sonne comme une provocation, mais l'auteur veut précisément montrer que le christianisme n'est pas une religion du « livre », idée qui sera précisée dans le dernier chapitre. L'atteste l'importance particulière des projets numériques appliqués aux études bibliques, dont l'auteur dresse un panorama suggestif. Plutôt que l'adage *sola scriptura*, c'est celui de *sola lectura* qui décrit le mieux les phénomènes à l'œuvre dans cette nouvelle ère numérique : l'objectif de toutes ces entreprises est de toucher un public, une « communauté invisible » (K. Barth) de lecteurs. Si la langue allemande parle d' « émancipation » de l'Écriture hors du livre, le français utilise plutôt le terme de « dissociation ». Le monde anglophone connaît aussi l'opposition de deux termes, *eversion/disruption*, pour penser l'avènement du cyberespace. Ces variations lexicales illustrent que l'extension de l'ère numérique est vue avec plus ou moins d'inquiétude, comme un défi ou une menace, pour les Écritures et pour l'homme, notre auteur privilégiant clairement la première option.

Comme le développe le chapitre 2, le français rend *digital humanities* par deux expressions : « humanités digitales » et « humanités numériques ». Si l'on a beaucoup réfléchi sur l'opposition entre les deux adjectifs, « digital » rendant mieux compte du maintien de la place du corps, en particulier de l'usage de l'index dans les deux sens de ce mot, dans un monde numérique qui reste matériel même si sa matérialité diffère de celle du livre, on a peu remarqué la réintroduction dans le vocabulaire français du substantif « humanités » au pluriel, qui lui aussi, au XVI^{e} ou au XVII^{e} siècle, revêtait une pluralité de sens liés à la chair, à l'incarnation. Mais l'allemand et l'hébreu, dans leurs façons de rendre l'expression *digital humanities*, nous invitent à considérer aussi l'esprit. Le célèbre article d'Alan Turing paru en 1950, « Computing machinery and intelligence », ainsi que les réflexions

d'Ada Lovelace et de F. L. Menabrea sur la Machine Analytique, ancêtre de l'ordinateur, en 1842, complétés par l'article de V. Bush publié en 1945, s'avèrent des points de départ très féconds pour penser le lien entre esprit et machine. Ils laissent ouverte la question de savoir si l'ordinateur ne peut effectivement faire que ce qu'on lui dit de faire, s'en remettant à l'expérimentation pour faire progresser le débat. C. Clivaz esquisse alors une ouverture sur la notion de genre qui pourrait bien être une clef de compréhension de l'ère numérique, mais cela reste à développer. Le recours à l'approche poétique pour faire intervenir la notion d'*unthought*, en plus de celles de *mind, spirit* et de *brain*, se présente aussi comme une piste esquissée.

Le troisième chapitre, le plus long, « Ecrire dans la matière digitale », s'interroge sur le rapport au corps induit par l'écriture digitale, à partir d'entretiens donnés par J. Derrida, et en convoquant nombre de penseurs depuis l'Antiquité. L'écriture digitale pose des traces qui nous échappent, elle s'inscrit dans un continuum entre oralité et écriture et adopte un rythme différent de celui de l'écriture traditionnelle ; elle se produit dans un lieu de mystérieux équilibre entre la rationalité du *logos* et la folie de l'attraction magnétique de la pierre d'Héraclée, un lieu que C. Clivaz, suivant Derrida, qualifie du nom grec de *khôra* : un lieu qu'on ne sait pas décrire, mais dont on perçoit les effets sur nous. Les conséquences de ce changement de lieu de l'écriture sont multiples. Tout d'abord, le « je » auctorial devient poreux et collectif, et soumis à des formes de gouvernance politique et économique, ce qui, pour C. Clivaz, doit nous inciter à défendre ce qui reste de notre « for intérieur », qu'elle décrit notamment à l'aide de la notion de tropismes empruntée à N. Sarraute. Ensuite, des attributs du livre – couverture, index, notes de bas de page – disparaissent, les fonctionnalités qu'ils remplissaient étant prises en charge autrement, de façon encore mouvante, sur l'internet caractérisé par l'hypertextualité. Mais elle met surtout l'accent sur ce qui est ajouté dans le numérique : la multimodalité, puisqu'à l'écrit se mêlent de façon de plus en plus indissociable l'image et le son ; le code informatique, à considérer comme un langage à part entière, et à penser dans ses liens avec le code génétique.

Enfin, c'est la notion même de corpus qui est bousculée par l'ère numérique, ce que le chapitre 4 va explorer sur l'exemple particulier des Écritures. L'émergence de très nombreux projets numériques relatifs à la Bible n'a paradoxalement pas donné lieu à des réflexions sur le statut du texte biblique. Faute d'approches pluridisciplinaires, il faut attendre 2017 pour voir paraître une monographie consacrée à la Bible dans la culture digitale (Siker, *Liquid Scripture*). L'ordinateur est souvent considéré comme un outil neutre, pratique pour la critique textuelle ; or la notion même de texte original, comme le montre U. Eco, est remise en question par le numérique, et pour décrire la transmission des formes textuelles, mais surtout les corpus de textes, la métaphore de l'arbre semble devoir être remplacée par d'autres plus fluides, en particulier celles du mycélium ou encore du blob, être unicellulaire adaptable, susceptible de fusionner avec d'autres, dont le mode de fonctionnement est complètement décentralisé. Le blob permet de penser des processus de transmission sans contraindre à y définir une causalité. Du côté de l'exégèse et de la théologie, les quelques analyses consacrées aux liens entre Bible et numérique se sont intéressées à la question de la canonicité, potentiellement menacée par la disparition des corpus de textes au profit de collections d'objets digitaux, même si l'on constate que des cadres communautaires clairs président toujours à la diffusion des Écritures dans les applications web. L'auteur en vient alors à sa thèse centrale, à savoir que c'est la multimodalité des collections digitales qui permet l'émergence d'un nouveau rapport du corps aux machines, ce qu'elle illustre singulièrement à propos des Écritures. Leur lien au livre passait par le corps, mais l'ère numérique ne fait que développer une nouvelle forme de matérialité, appréhendable par les « documents matériels immatériels », pour reprendre l'oxymore de M. Olender.

Ce livre est écrit, pensé comme un objet numérique, articulé autour d'hyperliens que l'auteur peine à formaliser par des renvois internes incessants. La structure même de l'ouvrage est plurielle : si la lecture linéaire est possible, les deux premiers chapitres et les deux derniers étant liés par leur méthodologie (respectivement définition d'un cadre global, argumentation de la thèse), les chapitres 1 et 4, 2 et 3 sont liés deux par deux par leur thématique (respectivement les Écritures, les humanités digitales en général). Cela conduit à des redites, mais introduit par là-même le lecteur à une nouvelle façon de lire qui se heurte aux limites du livre imprimé et rend souhaitable la publication numérique.

Le parcours proposé est d'une très grande richesse. Il s'appuie sur une large bibliographie, tant dans le domaine de la philosophie du langage, des études bibliques que des humanités numériques. L'auteur lance de nombreuses idées, très suggestives, qui invitent à plus de vigilance pour penser notre rapport aux médias numériques et leur incidence sur notre façon de chercher. Elle montre de façon très nuancée les continuités et les ruptures entre ancienne et nouvelle ères. Il est par exemple intéressant d'imaginer que les humanités, digitales ou numériques, seront vraisemblablement de nouveau appelées les « humanités » tout court, dès lors que leur appréhension par le numérique aura été assimilée comme une évidence dans notre paradigme. Dans ce livre foisonnant, il est souvent difficile de suivre le fil ; mais c'est précisément parce que la matière traitée, encore mouvante et insaisissable telle le « blob », ne se prête pas à une vision synthétique, mais bien plutôt à des confrontations d'intuitions, d'observations parcellaires. Saluons donc le courage de C. Clivaz d'avoir osé une monographie, qui se révélera sans doute à maints égards visionnaire, sur cette ère digitale en train de se construire.

Laurence Mellerin

HiSoMA (UMR 5189), CNRS